

Apprendre à philosopher

« Comme elle [la philosophie] n'est véritablement qu'une occupation pour l'adulte, il n'est pas étonnant que des difficultés se présentent lorsqu'on veut la conformer à l'aptitude moins exercée de la jeunesse. L'étudiant qui sort de l'enseignement scolaire était habitué à apprendre. Il pense maintenant qu'il va apprendre la Philosophie, ce qui est pourtant impossible car il doit désormais apprendre à philosopher. Je vais m'expliquer plus clairement : toutes les sciences qu'on peut apprendre au sens propre peuvent être ramenées à deux genres : les sciences historiques et mathématiques. Aux premières appartiennent, en dehors de l'histoire proprement dite, la description de la nature, la philologie, le droit positif, etc. Or dans tout ce qui est historique l'expérience personnelle ou le témoignage étranger, – et dans ce qui est mathématique, l'évidence des concepts et la nécessité de la démonstration, constituent quelque chose de donné en fait et qui par conséquent est une possession et n'a pour ainsi dire qu'à être assimilé : il est donc possible dans l'un et l'autre cas d'apprendre, c'est-à-dire d'imprimer soit dans la mémoire, soit dans l'entendement, ce qui peut nous être exposé comme une discipline déjà achevée.

Ainsi pour pouvoir apprendre aussi la Philosophie, il faudrait d'abord qu'il en existât réellement une. On devrait pouvoir présenter un livre, et dire : « Voyez, voici de la science et des connaissances assurées ; apprenez à le comprendre et à le retenir, bâtissez ensuite là-dessus, et vous serez philosophes » : jusqu'à ce qu'on me montre un tel livre de Philosophie, sur lequel je puisse m'appuyer à peu près comme sur Polybe, pour exposer un événement de l'histoire, ou sur Euclide pour expliquer une proposition de Géométrie, qu'il me soit permis de dire qu'on abuse de la confiance du public lorsque, au lieu d'étendre l'aptitude intellectuelle de la jeunesse qui nous est confiée, et de la former en vue d'une connaissance personnelle future, dans sa maturité, on la dupe avec une Philosophie prétendument déjà achevée, qui a été imaginée pour elle par d'autres, et dont découle une illusion de science, qui ne vaut comme bon argent qu'en un certain lieu et parmi certaines gens, mais est partout ailleurs démonétisée. La méthode spécifique de l'enseignement en Philosophie est *zététique*, comme la nommaient quelques Anciens (du grec *zêtein*, « chercher »), c'est-à-dire qu'elle est une méthode de recherche, et ce ne peut être que dans une raison déjà exercée qu'elle devient en certains domaines *dogmatique*, c'est-à-dire décisive. L'auteur philosophique sur lequel on s'appuie dans l'enseignement ne doit pas non plus être considéré comme le modèle du jugement, mais seulement comme une occasion de juger soi-même sur lui, et la méthode de réfléchir et de raisonner soi-même est ce dont l'étudiant recherche essentiellement la possession. » Kant, *Annonce du programme des leçons du semestre d'hiver 1765-1766*, traduction de M. Fichant, Vrin, 1973, pp. 69-70.

« Si je fais abstraction de tout contenu de la connaissance, considérée objectivement, toute connaissance est alors, subjectivement, ou historique ou rationnelle. La connaissance historique est *cognitio ex datis* ; et la connaissance rationnelle, *cognitio ex principiis*. Une connaissance peut bien être donnée originairement, d'où que ce soit, elle est pourtant historique chez celui qui la possède, quand il ne connaît rien que dans la mesure où cela lui est donnée d'ailleurs, et rien de plus que ce qui lui a été donné, qu'il l'ait appris par l'expérience immédiate, ou par un récit, ou même par le moyen de l'instruction <*belehrung*> (des connaissances générales). Aussi celui qui a proprement appris <*eigentlich gelernt hat*> un système de philosophie, par exemple le système de Wolff, eût-il dans la tête tous les principes, toutes les définitions et toutes les démonstrations, ainsi que la division de toute la doctrine, et fût-il en état de tout dénombrer sur le bout des doigts, celui-là n'a pourtant qu'une connaissance *historique* complète du système de Wolff ; il ne sait rien juger de plus que ce qui lui a été donné. Contestez-lui une définition, il ne sait où en prendre une autre. Il s'est formé d'après une raison étrangère, mais le pouvoir d'imitation <*nachbildende*> n'est pas le pouvoir de création <*erzeugende*>, c'est-à-dire que la connaissance n'est pas résultée chez lui de la raison, bien qu'elle soit sans doute, objectivement, une connaissance rationnelle, elle n'est toujours, subjectivement, qu'une connaissance historique. Il l'a bien saisie et bien retenue, c'est-à-

dire bien apprise, et il n'est que le masque d'un homme vivant. Les connaissances de la raison, qui le sont objectivement (c'est-à-dire qui ne peuvent résulter originairement que de la propre raison de l'homme), ne peuvent porter aussi ce nom subjectivement que quand elles ont été puisées aux sources communes de la raison, d'où peut résulter aussi la critique et même la décision de rejeter tout ce que l'on a appris, c'est-à-dire que quand elles sont tirées de principes.

Or, toute connaissance de la raison est une connaissance par concept ou par construction de concepts ; la première s'appelle philosophique, et la seconde, mathématique. J'ai déjà traité dans le premier chapitre de la différence intrinsèque de ces deux connaissances. Une connaissance peut donc être objectivement philosophique, et cependant historique subjectivement, comme chez la plupart des écoliers et chez tous ceux qui ne voient jamais plus loin que l'école et demeurent toute leur vie écoliers. Mais il est cependant remarquable que la connaissance mathématique, alors même qu'on l'a apprise, puisse avoir aussi subjectivement la valeur d'une connaissance rationnelle, et qu'il n'y a pas lieu d'y faire la même distinction que dans la connaissance philosophique. La cause en est que les sources de connaissances, où seul le maître peut puiser, ne résident que dans les principes essentiels et vrais de la raison, et que par conséquent ils ne peuvent être tirés d'ailleurs par l'élève ni contestés d'aucune façon, et cela parce que l'usage de la raison n'a lieu ici qu'*in concreto*, bien qu'*a priori*, c'est-à-dire dans l'intuition pure et par là même infaillible, et qu'il exclut ainsi toute illusion et toute erreur. Entre toutes les sciences rationnelles (*a priori*), il n'y a donc que la mathématique qui puisse être apprise, mais jamais la philosophie (à moins que ce ne soit historiquement) : en ce qui concerne la raison, on ne peut apprendre tout au plus qu'à *philosopher*.

Le système de toute connaissance philosophique est la *philosophie*. On doit le prendre objectivement, si l'on entend par là le modèle qui permet d'apprécier toutes les tentatives de philosopher, appréciation qui doit servir à juger toute philosophie subjective, et dont l'édifice est souvent si divers et si changeant. De cette manière la philosophie est la simple idée d'une science possible, qui n'est donnée nulle part *in concreto*, mais dont on cherche à se rapprocher par différentes voies, jusqu'à ce que l'on ait découvert l'unique sentier qui y conduit, mais que faisait dévier la sensibilité, et que l'on réussisse, autant qu'il est permis à des hommes, à rendre la copie, jusqu'à présent manquée, semblable au modèle. Jusque là on ne peut apprendre aucune philosophie ; car où est-elle ? Qui la possède ? et à quoi la reconnaître ? On ne peut qu'apprendre à philosopher, c'est-à-dire à exercer le talent de la raison dans l'application de ses principes universels à certaines tentatives qui se présentent, mais toujours avec cette réserve du droit qu'a la raison d'examiner ces principes jusque dans leurs sources et de les confirmer ou de les rejeter. » Kant, *Critique de la raison pure*, Théorie transcendantale de la méthode, III (Architectonique), traduction d'Alexandre J.-L. Delamarre, Gallimard, Pléiade, I, p. 1387-1389.

« On n'apprend à philosopher que par l'usage qu'on fait soi-même de sa propre raison. » Kant, *Logique*, Vrin, p. 26.

La philosophie doit être *apprise (gelernt)*

« La démarche mise en œuvre dans la familiarisation avec une philosophie riche en contenu n'est bien aucune autre que *l'apprentissage (das Lernen)*. La philosophie doit nécessairement être *enseignée et apprise (gelehrt und gelernt werden)*, aussi bien que toute autre science. Le malheureux prurit qui incite à éduquer en vue de l'acte de *penser par soi-même (Selbsdenken)* et de *produire en propre*, a rejeté dans l'ombre cette vérité – comme si, quand j'apprends ce que c'est que la substance, la cause, ou quoique ce soit, je ne pensais pas *moi-même*, comme si je ne produisais pas *moi-même* ces déterminations dans ma pensée, et si elles étaient jetées en celle-ci comme des pierres ! – comme si, encore, lorsque je discerne leur vérité, je n'acquiesçais pas moi-même ce discernement, je ne me persuadais pas moi-même de ces vérités ! – comme si, une fois que je connais bien le théorème de Pythagore et sa preuve, je ne savais pas *moi-même* cette proposition et ne prouvais pas *moi-*

même sa vérité !, Autant l'étude philosophique est en soi et pour soi une activité personnelle (*Selbsttun*), tout autant est-elle un *apprentissage* (*Lernen*) – l'apprentissage d'une science *déjà existante*, formée. Cette science est un trésor renfermant un contenu acquis, tout élaboré, façonné ; ce bien héréditaire existant doit être acquis par l'individu, c'est-à-dire être appris. Le maître le possède, il le pense d'abord, les élèves le pensent ensuite. Les sciences philosophiques contiennent, de leurs objets, les pensées *universelles vraies* ; elles sont le résultat produits par le travail des génies pensants de tous les temps ; ces pensées vraies surpassent ce que parvient à produire, avec sa pensée, un jeune homme non cultivé, tout autant que cette masse de travail génial surpasse l'effort de tel jeune homme. La représentation originelle, propre, que la jeunesse a des objets essentiels, est, pour une part, encore tout à fait indigente et vide, et, pour une autre part, en son infiniment plus grande partie, elle n'est qu'*opinion, illusion, demi-pensée, pensée boiteuse et indéterminée*. Grâce à l'apprentissage, la vérité vient prendre la place de cette pensée qui s'illusionne. » Hegel, *Lettre à Niehammer* du 23 octobre 1812, in *Textes pédagogiques*, Vrin, 1990, p. 142-143.

Apprendre n'est pas opposé à penser par soi-même

« Ce n'est pas seulement devenu un préjugé de l'étude philosophique, mais aussi un préjugé de la pédagogie – et ici d'une façon encore plus étendue – que lorsqu'on s'exerce à *penser par soi-même*, en premier lieu la *matière* n'a pas d'importance, et en second lieu le fait d'*apprendre* est opposé au fait de *penser par soi-même* : alors qu'en réalité la pensée ne peut s'exercer que sur une matière qui n'est pas un produit de l'imagination ou une représentation sensible ou intellectuelle, mais une *pensée* ; et qu'ensuite une pensée ne peut être apprise que parce qu'*elle est elle-même pensée*. Selon une erreur commune, une pensée ne porte l'empreinte de ce qui est « pensé par soi-même » que lorsqu'elle s'écarte des pensées d'autres hommes ; et c'est là que la formule connue, selon laquelle le neuf n'est pas vrai et le vrai n'est pas neuf, a coutume de trouver son application. – De là est sortie cette manie qui fait que *chacun veut avoir son propre système* et que plus une idée est absurde et folle, plus elle est tenue pour originale et excellente, précisément parce qu'elle démontre par là son originalité et sa différence avec les pensées des autres. Grâce à sa détermination, la philosophie acquiert encore la faculté d'être apprise, du fait qu'ainsi seulement elle devient *intelligible, communicable* et capable de devenir un *bien commun*. » Hegel, *Lettre à von Raumer* du 2 août 1816, dans *Correspondance*, Tel Gallimard, t. II, p. 92-93 ; repris dans Hegel, *Textes pédagogiques*, Vrin, 1990, p. 151.

Penser par soi-même signifie : chercher la pierre de touche de la vérité en sa propre raison

« Penser par soi-même signifie chercher la pierre de touche de la vérité en soi-même, c'est-à-dire en sa propre raison. Et la maxime de toujours penser par soi-même est l'*Aufklärung*. » Kant, *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, note finale (AK, VIII, p. 146)

Il faut penser par soi-même pour avoir une pensée vivante

« Ce qui est historique, c'est-à-dire du passé n'est plus, est mort. La tendance historique abstraite qui s'occupe d'objets inanimés s'est fort répandue ces derniers temps. C'est un cœur défunt qui trouve sa satisfaction à s'occuper de ce qui est mort, des cadavres. L'esprit vivant dit : Laissez les morts enterrer leurs morts et suivez-moi. Les pensées, les vérités, les connaissances que je ne possède que sous une forme historique sont hors de mon esprit, c'est-à-dire mortes pour moi ; ma pensée, mon esprit, n'y sont pas ; mon for intérieur est absent. La possession de connaissances purement historiques ressemble à la possession juridique de choses dont je ne sais que faire. Si l'on se satisfait de savoir simplement ce que tel ou tel a pensé, ce qui est transmis,

alors on se transmet aussi soi-même, en renonçant à ce qui fait que l'homme est homme, à la pensée. On ne s'occupe dans ce cas que de la pensée et de l'esprit d'autrui, on n'étudie que ce qui a été vérité pour autrui. Ce qu'il faut, c'est penser par soi-même (*Man muss selbst denken*). (...) Je ne m'élève que contre la pure attitude historique ; il ne s'agit pas de rendre méprisable l'étude de l'histoire ; il ne s'agit pas de rendre méprisable l'étude de l'histoire ; car nous nous occupons nous-même de l'histoire de la philosophie. Cependant, quand une époque traite tout historiquement, s'occupant toujours d'un monde qui n'existe plus, ne vagabondant que dans les tombes, l'esprit renonce à sa vie propre qui consiste à se penser (*dann gibt der Geist sein eigenes Leben, welches im Denken seiner selbst besteht, auf*). » Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Introduction, Gallimard, p. 156-157.

Penser par soi-même n'est pas penser seul

« Les maximes du sens commun (*des gemeinen Menschenverstandes*) sont les suivantes : 1. Penser par soi-même (*Selbstdenken*); 2. Penser en se mettant à la place de tout autre ; 3. Toujours penser en accord avec soi-même. La première maxime est la maxime de la pensée *sans préjugés*, la seconde maxime est celle de la pensée *élargie*, la troisième maxime est celle de la pensée *conséquente*. La première maxime est celle d'une raison qui n'est jamais *passive*. On appelle préjugé la tendance à la passivité et par conséquent à l'hétéronomie de la raison ; de tous les préjugés le plus grand est celui qui consiste à se représenter la nature comme n'étant pas soumise aux règles que l'entendement de par sa propre et essentielle loi lui donne pour fondement et c'est la *superstition*. On nomme les *lumières* (*Aufklärung*) la libération de la superstition ; en effet, bien que cette dénomination convienne aussi à la libération des préjugés en général, la superstition doit être appelée de préférence (éminemment) un préjugé, puisque l'aveuglement en lequel elle plonge l'esprit, et bien plus qu'elle exige comme une obligation, montre d'une manière remarquable le besoin d'être guidé par d'autres et par conséquent l'état d'une raison passive. En ce qui concerne la seconde maxime de la pensée nous sommes bien habitués par ailleurs à appeler étroit d'esprit (borné, le contraire d'élargi) celui dont les talents ne suffisent pas à un usage important (particulièrement à celui qui demande une grande force d'application). Il n'est pas en ceci question des facultés de la connaissance, mais de la *manière de penser* et de faire de la pensée un usage final ; et si petit selon l'extension et la durée que soit le champ couvert par les dons naturels de l'homme, c'est là ce qui montre cependant un homme d'*esprit ouvert*, que de pouvoir s'élever au-dessus des conditions subjectives du jugement, en lesquelles tant d'autres se cramponnent, et de pouvoir réfléchir sur son propre jugement à partir d'un *point de vue universel* (qu'il ne peut déterminer qu'en se plaçant au point de vue d'autrui). C'est la troisième maxime, celle de la pensée *conséquente*, qui est la plus difficile à mettre en œuvre ; on ne le peut qu'en liant les deux premières maximes et après avoir acquis une maîtrise rendue parfaite par un exercice répété. On peut dire que la première de ces maximes est la maxime de l'entendement, la seconde est celle de la faculté de juger, la troisième celle de la raison. » Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 40.

« Exiger de l'homme la sagesse (*Weisheit*), en tant qu'elle est l'idée d'un usage pratique de la raison qui soit parfait et conforme aux lois, c'est beaucoup trop demander ; mais même sous sa forme la plus rudimentaire un homme ne peut pas l'inspirer à un autre ; chacun doit en être l'auteur lui-même. Le précepte pour y parvenir comporte trois maximes directrices : 1) Penser par soi-même (*Selbstdenken*) ; 2) se penser (dans la communication avec les hommes) à la place de l'autre (*an die Stelle des Anderen*) ; 3) Penser toujours en accord avec soi-même. » Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 43.

« Pour la catégorie des penseurs (*die Klasse der Denker*), les maximes suivantes (qui ont été citées plus haut comme conduisant à la sagesse) peuvent être prises comme d'immuables commandements : 1) Penser par soi-même (*Selbst denken*) ; 2) Se penser (dans la communication

avec les hommes) à la place de chaque autre (*in die Stelle jedes Anderen*) ; 3) Penser toujours en accord avec soi-même. » Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 59.

« L'égoïste logique ne tient pas pour nécessaire de vérifier son jugement d'après l'entendement d'autrui, comme s'il n'avait aucun besoin de cette pierre de touche. Il est cependant si certain que ce moyen nous est si indispensable pour nous assurer de la vérité de notre jugement que c'est là, peut-être, la raison majeure de l'insistance à réclamer, dans le public cultivé, la liberté de la presse ; si cette liberté nous est refusée, on nous retire en même temps un moyen important d'éprouver l'exactitude de nos propres jugements, et nous sommes à la merci de l'erreur. Qu'on ne dise pas que la mathématique du moins a le privilège de se prononcer à partir de sa propre souveraineté : si dans le jugement de l'arpenteur, il n'y avait pas eu au préalable perception d'une coïncidence générale avec le jugement de ceux qui se consacraient à cette tâche avec talent et application, la mathématique n'aurait pas échappé à la crainte de tomber, ici ou là, dans l'erreur. Il y a également des cas où nous ne faisons pas même confiance au jugement de nos propres sens : par exemple, un tintement s'est-il produit dans nos seules oreilles, ou avons nous entendu une cloche qu'on a réellement tirée ? Nous trouvons nécessaire d'interroger les autres pour savoir s'ils ne sont pas du même avis. » Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 2.